COMMUNICATION

FAITE

AU CORPS LEGISLATIF

AU NOM DU GOUVERNEMENT.

SÉANCE DU 27 PLUVIÔSE AN XII.

AU NOM DU PEUPLE FRANÇAIS.

*PARIS, le 27 pluviôse an 12 de la République,
une et indivisible.*

BONAPARTE, premier Consul de la République, arrête ce qui suit :

Les citoyens REGNAUD, SÉGUR et BERLIER, Conseillers d'État, sont nommés Orateurs à l'effet de se rendre aujourd'hui au Corps législatif et y porter la parole au nom du Gouvernement.

Signé, BONAPARTE.

Par le premier Consul,

Le Secrétaire d'État,

Signé, HUGUES-B. MARET.

R A P P O R T

DU GRAND-JUGE, MINISTRE DE LA JUSTICE,
AU GOUVERNEMENT.

CITOYEN PREMIER CONSUL,

DE nouvelles trames ont été ourdies par l'Angleterre ; elles l'ont été au milieu de la paix qu'elle avait jurée : et quand elle violait le traité d'Amiens , c'était bien moins sur ses forces qu'elle comptait , que sur le succès de ses machinations.

Mais le Gouvernement veillait ; l'œil de la police suivait tous les pas des agens de l'ennemi : elle comptait les démarches de ceux que son or ou ses intrigues avaient corrompus.

Enfin , la toile paraissait achevée : déjà , sans doute , on s'imaginait à Londres entendre l'explosion de cette mine qu'on avait creusée sous nos pas. On y semait du moins les bruits les plus sinistres , et l'on s'y repaissait des plus coupables espérances.

Tout-à-coup les artisans de la conspiration sont saisis ; les preuves s'accroissent , et elles sont d'une telle force , d'une telle évidence , qu'elles porteront la conviction dans tous les esprits.

Georges et sa bande d'assassins étaient restés à la solde de l'Angleterre ; ses agens parcouraient encore la Vendée , le Morbihan , les Côtes-du-Nord , et y cherchaient en vain

des partisans , que la modération du Gouvernement et des lois leur avait enlevés.

Pichegru, dévoilé par les événemens qui précédèrent le 18 fructidor an 5 , dévoilé sur-tout par cette correspondance que le général *Moreau* avait adressée au directoire , *Pichegru* avait porté en Angleterre sa haine contre sa patrie.

En l'an 8 , il était avec *Villot* à la suite des armées ennemies , pour se rallier aux brigands du midi.

En l'an 9 , il conspirait avec le comité de Bareuth ; depuis la paix d'Amiens , il était encore le conseil et l'espoir des ennemis de la France.

La perfidie britannique associe *Georges* à *Pichegru* ; l'infâme *Georges* à ce *Pichegru* que la France avait estimé , qu'elle avait voulu long-temps croire incapable d'une trahison !

En l'an 11 , une réconciliation criminelle rapproche *Pichegru* et le général *Moreau* , deux hommes entre lesquels l'honneur devait mettre une haine éternelle. La police saisit à Calais un de leurs agens , au moment où il retournait pour la seconde fois en Angleterre. Cet homme est sous sa main , avec toutes les pièces qui constatent la réalité d'un raccommodement inexplicable alors , si les nœuds n'en avaient pas été formés par le crime.

A l'arrestation de cet agent , le général *Moreau* paraît un moment agité. Il fait des démarches obscures pour s'assurer si le Gouvernement est instruit ; mais tout se tait , et lui-même rendu à sa tranquillité , il tait au Gouvernement un événement qui a droit d'alarmer sa surveillance ; il le tait , lors même que *Pichegru* est appelé publiquement aux con-

seils du ministère britannique, lorsqu'il s'unit avec éclat aux ennemis de la France.

Le Gouvernement ne voulut voir dans son silence que la crainte d'un aveu qui l'aurait humilié, comme il n'avait vu dans son éloignement de la chose publique, dans ses liaisons équivoques, dans ses discours plus qu'indiscrets, que de l'humeur et un vain mécontentement.

Le général *Moreau*, qui devait être suspect, puisqu'il traitait secrètement avec l'ennemi de sa patrie, qui, sur ce soupçon plus que légitime, eût été arrêté à toute autre époque, jouissait tranquillement de ses honneurs, d'une fortune immense, et des bienfaits de la République.

Cependant les événemens se pressent : *Lajollais*, l'ami, le confident de *Pichegru*, va furtivement de Paris à Londres, revient de Londres à Paris, porte à *Pichegru* les pensées du général *Moreau*, rapporte au général *Moreau* les pensées et les desseins de *Pichegru* et de ses associés. Les brigands de *Georges* préparent, dans Paris même, tout ce qui est nécessaire à l'exécution des projets communs.

Un lieu est assigné entre Dieppe et le Treport, loin de toute inquiétude et de toute surveillance, où les brigands de l'Angleterre, conduits par des vaisseaux de guerre anglais, débarquent sans être aperçus, où ils trouvent des hommes corrompus pour les recevoir, des hommes payés pour les guider, pendant la nuit, de station en station convenue, et les amener jusqu'à Paris.

A Paris, des asiles leur sont ménagés dans des maisons louées d'avance, où sont des

gardiens affidés ; ils en ont dans plusieurs quartiers, dans plusieurs rues, à Chaillot, dans la rue du Bacq, dans le faubourg Saint-Marceau, dans le Marais.

Un premier débarquement s'est opéré ; c'était *Georges* avec huit de ses brigands.

Georges retourne sur les côtes pour assister au débarquement de *Coster Saint-Victor* (condamné par le jugement rendu sur l'affaire du 3 nivôse), et de dix autres brigands.

Dans les premiers jours de ce mois, un troisième débarquement s'effectue ; c'est *Pichegru*, *Lajollais*, *Armand Gaillard*, frère de *Raould*, *Jean Marie*, un des premiers affidés de *Georges*, et quelques autres brigands de cette espèce. *Georges*, avec *Joyau*, dit *d'Assas*, *Saint-Vincent*, et *Picot*, dit *le Petit*, vont au-devant de ce troisième débarquement ; la réunion se fait à la ferme de la Poterie.

Un quatrième débarquement est attendu. Les vaisseaux sont en vue ; mais les vents contraires les empêchent d'approcher : il y a peu de jours encore qu'ils faisaient les signaux de reconnaissance.

Georges et *Pichegru* arrivent à Paris ; ils sont logés dans la même maison, entourés d'une trentaine de brigands, auxquels *Georges* commande. Ils voient le général *Moreau* ; on connaît le lieu, le jour, l'heure, où la première conférence s'est tenue : un second rendez-vous était convenu, et ne s'est pas réalisé ; un troisième, un quatrième, ont eu lieu dans la maison même du général *Moreau*.

Cette présence de *Georges* et de *Pichegru* à Paris, ces conférences avec le général *Moreau*, sont constatées par des preuves incontestables et multipliées. Les traces de *Georges*

et de *Pichegru* sont suivies de maison en maison. Ceux qui ont aidé à leur débarquement, ceux qui, dans l'ombre de la nuit, les ont conduits de poste en poste, ceux qui leur ont donné asile à Paris, leurs confidens, leurs complices, *Lajolais*, leur principal intermédiaire, le général *Moreau*, sont arrêtés : les effets et les papiers de *Pichegru* sont saisis, et la police suit ses traces avec une grande activité.

L'Angleterre voulait renverser le Gouvernement, et, par ce renversement, opérer la ruine de la France, et la livrer à des siècles de guerres civiles et de confusion. Mais renverser un Gouvernement soutenu par l'affection de trente millions de citoyens, et environné d'une armée forte, brave, fidèle, c'était une tâche à la fois au-dessus des forces de l'Angleterre et de celles de l'Europe : aussi l'Angleterre ne prétendait-elle y parvenir que par l'assassinat du PREMIER CONSUL, et en couvrant cet assassinat de l'ombre d'un homme que défendait encore le souvenir de ses services.

Je dois ajouter que les citoyens ne peuvent concevoir aucune inquiétude. La plus grande partie des brigands est arrêtée, le reste en fuite, et vivement poursuivi par la police. Aucune classe de citoyens, aucune branche de l'administration, n'est atteinte par aucun indice, par aucun soupçon.

Je ne donnerai point de plus amples développemens dans ce rapport : vous avez vu toutes les pièces ; vous ordonnerez que toutes soient mises sous les regards de la justice.

Le Grand-Juge, ministre de la justice,
Signé, REGNIER.

Certifié conforme :

Le secrétaire d'état, signé, H. B. MARET.

RÉPONSE

DU PRÉSIDENT

DU CORPS LÉGISLATIF.

Au premier bruit de la conspiration qui a menacé des jours si utiles et si chers à la patrie, tous les membres du Corps législatif ont été saisis de douleur et d'indignation. Celui qui était l'objet de tant d'inquiétudes, de vœux et d'amour, n'a point ignoré nos sentimens : il a su que notre cœur les contraignait avec peine, et n'attendait qu'un signal pour les manifester.

Les lois, sans doute, ont seules le droit de condamner ou d'absoudre, et le corps qui les sanctionne doit attendre leur jugement.

Mais que de tristes pensées fait naître l'étrange assemblage de ces personnages si divers, accusés du même crime ! Comment un nom célèbre se trouve-t-il associé au nom de quelques vils assassins ? Un guerrier qu'on estima si long-temps a-t-il pu manquer de respect à sa propre gloire ? Si la patrie s'afflige en voyant passer dans les rangs de ses ennemis un de ses plus grands défenseurs, qu'elle se console et s'applaudisse en voyant celui dont elle reçoit sa vraie gloire, sa sûreté et son bonheur, échapper au plus horrible des complots ! Toutes les trames du crime sont rompues, et déjà le danger n'est plus. Ceux qui ont vu de près la sécurité du premier Consul au moment où tout était à craindre pour lui et pour nous, ont pu lui appliquer

cette réflexion d'un grand écrivain politique sur Charlemagne⁽¹⁾ : *Il se joua de tous les périls, et particulièrement de ceux qu'éprouvent les grands législateurs et les grands conquérans, je veux dire les conspirations.* L'histoire ne manquera pas d'observer ce trait de ressemblance que semble avoir le restaurateur de l'empire français avec son plus illustre fondateur.

Un autre motif de consolation s'offre au milieu de tant d'objets funestes. Le sentiment qui anime les grands corps de l'Etat s'est retrouvé dans tous les cœurs. La France entière recule d'effroi devant l'abîme qu'un grand attentat pouvait ouvrir, et que l'anarchie s'apprêtait encore à combler de ruines. Du côté du premier Consul se rangent tous les Français, et de l'autre quelques conspirateurs, pour la plupart étrangers et soudoyés par nos ennemis. Ainsi le danger qu'a couru le chef du Gouvernement n'aura fait qu'augmenter sa force, en avertissant tous les intérêts de se réunir plus fortement autour de lui. Le projet d'un grand crime ne tournera qu'à la confusion de l'Angleterre, qui l'a conçu, et fera mieux sentir le besoin d'appuyer de plus en plus les destinées de ce vaste empire sur la colonne qui le porte tout entier.

(1) Montesquieu, *Esprit des Loix*.